

24^{ème} dimanche TO C
(Luc 15, 1-32)

Toute la Bible est traversée par la question : Qui est Dieu ? Et cette question se pose en même temps qu'une autre : qui est l'homme ? (Saint François d'Assise dans sa prière demandait souvent : qui es-tu, ô mon Dieu et qui suis-je ?) Nous nous faisons des idoles de Dieu comme les Hébreux. Les paroles de Jésus ont justement cherché à nous faire connaître Dieu et nous avec lui.

Longue page d'évangile ! La liturgie propose une version brève en ne retenant pas la troisième parabole mais le sens n'en serait-il pas amputé ? Si ces trois paraboles ont été proposées ensemble, il y a une raison. D'abord, elle n'en font qu'une : Jésus dit « une » parabole, souligne saint Luc, une parabole en triptyque, en trois tableaux appartenant à la même œuvre d'art. Les deux premiers récits - de la brebis perdue et de la pièce d'argent perdue - se répondent et présentent des correspondances : un homme/une femme ; un riche/une pauvre femme ; un univers juif/un monde non juif. Derrière la brebis perdue et retrouvée, la joie de Dieu, c'est de voir, dans le retour du pécheur, sa miséricorde reconnue : ce n'est pas de nous faire miséricorde en signe d'humiliation ; « *la joie dans le ciel* » dont parle saint Luc est que, dans le retour du pécheur, il y a la reconnaissance de ce qu'est Dieu en lui-même : pardon et miséricorde. Dieu, pourrait-on dire, ne sait pas être autrement. Quant à la femme qui retrouve sa pièce d'argent : sa joie n'est pas dans la petite fortune reconstituée mais elle est dans l'énergie déployée et de voir ses efforts récompensés. L'action de cette femme comme celle du berger représente la sollicitude de Dieu dans sa recherche amoureuse du pécheur. Le saint Curé d'Ars dit à peu près cela, à propos du sacrement du Pardon : « *Ce n'est pas le pécheur qui revient à Dieu pour lui demander pardon, mais c'est Dieu qui court après le pécheur et qui le fait revenir*

à lui. » Mais ces deux tableaux de la même parabole restent comme extérieures au mystère de Dieu : c'est le troisième tableau de la même parabole qui en révèle l'intériorité, en mettant en scène le père et ses deux fils.

Dans ce troisième tableau, il s'agit d'un enfant perdu puis retrouvé et d'un autre enfant qui ne comprend pas l'attitude de son père et risque de se perdre dans sa dureté. Au cœur de ce passage, la figure du père : il suscite la liberté de ses deux fils et désire les convier au festin messianique. Cette scène est en trois actes : la dégradation (vv.11-16) avec l'éloignement du fils cadet de la maison familiale, héritage en poche, la réintégration (vv.17-24) montrant l'amour gratuit du père qui va au-devant de son fils et comble son désir au-delà de toute espérance, la contestation (vv.25-32) du fils aîné dont le sens du respect de l'ordre et du devoir est remis en question par l'accueil réservé au cadet : le fils est dans le « jamais » et le père est dans le « toujours ». La colère éclate, la jalousie est exprimée et le père déploie la même miséricorde : il suscite au cœur de notre péché et de notre mort, un mystère de résurrection, de guérison et de joie.

La peinture de Rembrandt sur ce thème est connue : un père au visage ridé et presque aveugle, aux yeux usés d'avoir pleuré et guetté l'improbable retour. Un père qui ne cesse de se pencher. Quant au fils, une nuque de bagnard et le vide d'une sandale permettent de voir qu'il a été nécessaire à ce fils de parvenir à la pauvreté, de se sentir vide et vidé, pour trouver la force de vouloir échapper à ces emprisonnements et ainsi redevenir assez enfant pour se blottir contre son père, la tête nichée contre son corps. Et voilà le cœur du triptyque qui éclaire l'ensemble : appuyé de la joue - tel un nouveau-né au creux d'un ventre maternel – n'est-il pas en train de naître ? Amen.

Fr. Eric, ofm cap (15 septembre 2013)
(Monastère des Clarisses et couvent des Capucins)